

23 juin 1896.

6 villa Michon
Paris.

Cher Monsieur,
Je viens vous rendre compte des évènements. Après avoir reçu votre lettre j'ai écrit à M^r. Ollendorff en lui disant de s'entendre avec vous. Lisez la réponse. Vous devez connaître les éditeurs, ce ne sont pas des artistes enthousiastes, ce sont des commerçants qui ne veulent jamais risquer un sou. — Nous écartons Mariamela de la question puis-
qu'elle a été traduite, il ne s'agit plus que de Gloria. —
Donc, M^r. Ollendorff me conseille de vous offrir 300 ou 400 francs pour avoir le droit de traduire Gloria. N'ayant pas de fortune, je ne puis vous donner cette somme que le jour où j'aurai été moi-même

payée par un journal ou une Revue. La promesse de M^r Ollendorff de faire accepter Gloria est formelle, mais si, par impossible, je ne pourrais faire accepter votre œuvre par aucun journal, je ne vous donnerais aucun argent, n'en ayant pas reçu, et je ne vous demanderais rien pour mes trois mois de peines et de travail.

Si Gloria a du succès dans un journal ou une Revue, Ollendorff l'éditera, j'en suis sûre. — Un roman se paye généralement 500 francs, mais je crois qu'une traduction ne se paye que 300 francs. — Je vous donnerais la moitié de ce que j'aurais reçu — soit 250 francs sur 500 — soit 150 — sur 300. —

J'ignore ce que les Revues et journaux peuvent payer. Les Revues payent quel ques fois à la page; les journaux tant à la ligne, ce qui varie, de deux sous à cinq sous la ligne.

Il faut compter sur une moyenne de deux à trois sous la ligne. —

Cela vous va-t-il?

Maintenant, si au lieu du succès littéraire que nous attendons, il nous arrive tous les malheurs possibles, la mort d'Ollendorff, les refus des journaux, je ne vous demanderai rien du tout, mais j'espère au contraire que tout ira bien. —

Si Gloria est éditée en volume, nous pourrions la faire précéder d'une notice bibliographique sur vous et sur vos œuvres. — Cela me donnera une occasion de rendre hommage au penseur que vous êtes et de déposer mes "grâces" littéraires, car un traducteur n'en j'aurais, aux yeux du public, qu'un copiste. —

Méfléchissez. — Vous pourriez trouver un traducteur qui vous offre plus d'argent, mais il n'aura peut-être

pas écrit la valeur de 20 volumes comme
moi; ce qui donne de l'expérience, ce sera
peut-être un geai orgueilleux qui voudra
se parer des plumes du paon, tandis
que je m'efforcerai de tous faire valoir;
enfin, il n'aura peut-être pas ma
loyauté en affaires. —

Reuillez lire le n° 2. — Voyant Ellen
dorff hésitant, je lui avais offert
une petite somme pour s'éditer gloria
et n'avoir pas d'ennuis avec les jour-
naux. Je me répond avec raison qu'on
ne prendra pas une œuvre qu'on ne
connait pas, malgré la réputation de
son auteur, et que s'il l'a écrite il ne me
demandera pas un sou.

Reuillez me répondre le plus vite possible
oui ou non. Je sais que votre réponse,
sera conforme à la jûs tice et à la bonté
et j'ai bon espoir. — Je dis tout de suite
parce que je me mettrai au travail pour
avoir fini en Septembre.

Croyez cher Monsieur à mes sentiments très
dévotés. — M. Dardeulle de la Graugenié
M^{me} Leal est une femme distinguée,
professeur d'espagnol.